



**Des hommes et des grottes, réflexions et questionnements pour une histoire médiévale du troglodytisme en France.**

Florence Guillot

► **To cite this version:**

Florence Guillot. Des hommes et des grottes, réflexions et questionnements pour une histoire médiévale du troglodytisme en France.. Spelunca Mémoire, 2010, pp.135-148. <hal-00529898>

**HAL Id: hal-00529898**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00529898>**

Submitted on 26 Oct 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION  
FÉDÉRATION FRANÇAISE DE SPÉLÉOLOGIE

COLLOQUE  
ARCHÉOLOGIE SOUTERRAINE  
ET SPÉLÉOLOGIE

41<sup>e</sup> CONGRÈS F.F.S.

MAI 2006

PÉRIGUEUX



Spelunca Mémoires n° 34 • 2009



## **Des hommes et des grottes, réflexions et questionnements pour une histoire médiévale du troglodytisme en France.**

Florence GUILLOT<sup>1</sup>

Mots clés : troglodytisme, histoire, France.

La communication qui suit se veut une approche historique, c'est-à-dire d'histoire des textes. Je suis consciente que nous sommes dans une étude d'archéologie, mais ce choix est délibéré.

Je vais donc vous le justifier avant d'aborder réellement le sujet.

Disons d'abord que la recherche sur le troglodytisme médiéval est finalement bien jeune et peu structurée, surtout si on la compare aux travaux des préhistoriens.

En fait, les études médiévales sont loin d'être peu nombreuses : le problème n'est pas là. Dès lors que l'on s'y penche, on est étonné de la quantité d'articles et d'études traitant du troglodytisme au Moyen Âge en France.

Seulement, cette recherche ancienne et prolixie connaît des distorsions sensibles.

D'abord, elle ne correspond pas toujours avec la densité des sites : si des régions sont prospectées finement, dans d'autres on commence à peine à étudier des habitats paysans troglodytiques de première importance.

Ensuite, la recherche est beaucoup mieux établie pour les sites artificiels, ceux qui ont été creusés, que pour les sites utilisant des cavités naturelles. La présence d'une plus grande quantité de traces analysables dans un site artificiel que dans des grottes peu aménagées, parfois presque utilisées telles quelles, prédispose l'étude des structures creusées.

Suggérons aussi que -du point de vue des historiens- le sujet est piégé :

Parce que dans certaines régions, particulièrement en Languedoc ou en Pyrénées, la recherche est largement freinée par des études nombreuses qui étaient et restent presque exclusivement tournées vers des questions ésotériques, loufoques ou sulfureuses. On peut lire, dans un article publié récemment et consacré aux troglodytes ariégeois, à propos de la montagne dans laquelle s'ouvrent ces grottes : « C'était en effet la "Montagne Sacrée" du sacerdoce cathare : il y avait d'un côté, le laboratoire intérieur, lieu de gestation et d'enfantement spirituel des Parfaits : les grottes. De l'autre côté de la montagne - le Thabor pyrénéen - la citadelle de Montségur, sentinelle avancée vers l'Occitanie, le "phare du Catharisme" ».

Ensuite, à l'image de ce qu'était la recherche sur les châteaux, il y a 40 ans, parce que nombre de monographies sont encore le fait d'érudits passionnés -et passionnants- mais peu formés à l'Histoire.

Parce qu'aussi, reste posée une question essentielle que je tenterais d'aborder : l'utilisation du milieu souterrain est-elle réellement un phénomène historique en tant que tel ? Doit-on plutôt considérer la grotte comme un des milieux d'expression de phénomènes historiques que l'on rencontre dans d'autres espaces ? Bref, la grotte mérite-t-elle une histoire médiévale particulière ?

---

<sup>1</sup> 77 cité Péchiney 09220 Auzat. flo@explos.fr . Membre associée UMR 5608 Traces-Terrae.

Enfin, il n'est évidemment pas aisé de faire l'Histoire d'un sujet peu éclairé par la documentation écrite, vous en jugerez par la quantité de conditionnels que j'utilise dans mon allocution.

Tout ceci explique que ces recherches d'Histoire sont largement investies par des méthodes archéologiques : prospections, études du bâti ou du creusement, fouilles, etc.

Dans une démarche de ce type, il est évident que tardent à venir les études synthétiques, régionales et transversales qui ne pourraient être le fait que de chercheurs ayant effectué un travail d'études de cas considérable. Fort heureusement, quelques rares personnes ont accompli ou sont en train d'aboutir dans cette démarche. Vous en entendrez un exemple significatif mais rare avec la présentation de Patrice CONTE qui va suivre. Mais là encore, on retrouve la disproportion entre cavités artificielles considérablement mieux étudiées et cavités naturelles, simplement parce que pour faire de l'archéologie du bâti, il faut des vestiges !

Or, pour être efficace la recherche sur le troglodytisme médiéval ne peut se passer d'une étude des textes, comme indices parties prenantes de la mise en place des questionnements : l'histoire récente a prouvé que la méthodologie qui consiste à multiplier les méthodes d'investigations entre prospections, archéologie, toponymie, études de textes et autres permet de réaliser des progrès considérables et évite de limiter nos travaux médiévistes à une minorité de personnes et de phénomènes.

De même, pour être efficace toute recherche a besoin de problématiques transversales auxquelles elle se confronte. Vu la faible quantité voire la redondance et l'absence de précision des actes qui abordent l'habitat troglodytique comparé finalement à l'importance numérique des sites démontrée par la masse des monographies, il est plus simple de commencer par une synthèse des actes.

Conséquemment, je vais vous présenter un travail délicat mais passionnant qui a été rendu possible grâce à l'aide des spéléologues, notamment Jean-Yves BIGOT et Daniel ANDRE.

Mon objectif est donc de construire un canevas d'hypothèses et de discussions propres à être vérifiées ou contredites en tout cas critiquées et approfondies.

Il s'agit donc plus d'un essai portant sur les problématiques de l'habitat troglodytique au Moyen Âge que d'un authentique bilan.

Imaginez vous au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, peut-être dans les années 550-570, *Ambrosius* est évêque de Cahors<sup>2</sup>. Comme les évêques de cette époque, il a été élu par les fidèles, c'est-à-dire les hommes de la cité de Cahors, tout particulièrement une poignée d'hommes que l'on appelle encore « sénateurs », formant un tout petit groupe de familles qui continuent à diriger souverainement la cité en l'absence d'un pouvoir régalien pratiquement affirmé.

Ambroise pourrait -comme nombre d'évêques de ce temps- avoir été ermite avant son accession à l'épiscopat. Il est bien sûr lui-même membre d'une famille sénatoriale. Mais son hagiographie<sup>3</sup>, écrite apparemment peu de générations après sa mort, ne nous éclaire que fort peu sur le début de sa vie.

---

<sup>2</sup> D'après BONNASSIE (Pierre), *Annales du Midi, Cadres de vie et société dans le Midi Médiéval*, Tome CII, 1990, L'évêque, le peuple et les sénateurs, scènes de la vie à Cahors, d'après la *Vita Ambrosii*, p. 209-217.

<sup>3</sup> A propos des différentes éditions de cette *vita*, voir BONNASSIE, *op. cit.*, p. 209, note 6.

En sa qualité d'évêque, il gère les finances de son église qui se confondent avec les finances de la cité. Et sa gestion est en cause provoquant un conflit sérieux avec ces mêmes élites qui l'ont placé à la tête spirituelle et matérielle de la ville. Il s'aliène l'intégralité de ces très riches maisons par une politique de déthésaurisation, en redistribuant aux pauvres le trésor amassé par ses prédécesseurs. Dans une société bipolaire entre peuple et sénateur, il se place au centre de luttes sociales, coutumières dans l'antiquité tardive et le premier Moyen Âge. Critiqué, attaqué par l'élite aristocratique, il s'enferme puis s'enfuit renonçant à sa charge pour renouer avec sa qualité d'ermite. Bien sûr, l'histoire moralisatrice et positiviste puisque qu'hagiographique se finit au profit d'Ambroise qui quitta son refuge saintement, suite à un miracle, acclamé par le peuple de Cahors et l'évêque qui lui avait succédé. Dans notre investigation, c'est le lieu de cette retraite qui nous intéresse, car il s'agit d'une grotte, mais pas n'importe quelle grotte. La *vita* en détaille la localisation : cette cavité qui s'illumine toutes les nuits sur Ambroise en prières est située près d'un pont sur le Lot et sous une « fortification de pierre »<sup>4</sup>. La grotte est associée à l'ouvrage puisqu'elle est dénommée : « caverne de la fortification »<sup>5</sup>. Les investigations de Pierre BONNASSIE pour retrouver cette cavité ont été infructueuses. Ces grandes forteresses-refuges temporaires de ce temps étaient souvent peu nombreuses et peu aménagées. Les traces qui peuvent en subsister sont donc ténues voire inexistantes.

Ce conte illustre un questionnement actuel essentiel pour l'histoire de l'occupation du milieu souterrain au Moyen Âge, celui des motivations et des fonctions de cette occupation.

Si l'on s'en tient au très haut Moyen Âge, les mentions de l'usage du milieu souterrain sont essentiellement liées aux ermites et sont nombreuses, bien qu'il faille reconnaître que les retraites choisies par les anachorètes occidentaux sont loin d'être majoritairement souterraines.

Grégoire DE TOURS<sup>6</sup> narre que saint Calupan, en butte aux critiques de la communauté monastique dans laquelle il vivait car refusant de travailler et pratiquant une abstinence sévère, se réfugia dans une ouverture du rocher<sup>7</sup> qui devait être plus qu'une simple fissure puisqu'elle servait auparavant de refuge pendant les guerres. Grégoire qui se rendit lui-même dans ce lieu et rencontra Calupan, décrit la caverne comme difficile à atteindre, protégée des bêtes sauvages et accessible uniquement par une échelle. L'ermite qui devint un saint homme par les miracles qu'il accomplit dans son refuge, bénissait les visiteurs sans sortir de l'ancre mais en étendant sa main par une petite fenêtre. L'aménagement de ce refuge était perfectionné puisque le saint, une fois qu'il eut fait apparaître miraculeusement une source dans la grotte, y creusa une citerne. Ordonné diacre puis prêtre par l'évêque de Clermont, Avit, Calupan mourut dans la solitude de sa retraite, vers 576<sup>8</sup>.

Grégoire, toujours, relate la vie de saint Mars, auvergnat, qui choisit délibérément une retraite souterraine<sup>9</sup> dans le dénuement et la pauvreté. Il creusa la montagne se ménageant une habitation décrite munie d'un banc et d'une « chaise longue » (ou plutôt faut-il traduire

---

<sup>4</sup> « *castrum lapideum quae erat desuper plantatum* ».

<sup>5</sup> « *caverna castris* ».

<sup>6</sup> *Vie des pères*, tome 5 des œuvres complètes, chapitre XI.

<sup>7</sup> « *lapidis seissuran* ». En Auvergne, proche de l'abbaye de Méallet.

<sup>8</sup> GUELPHÉ (W.), *L'érémisme dans le SO de la Gaule au haut Moyen Âge*, mémoire de maîtrise de l'Université-Toulouse-le-Mirail.

<sup>9</sup> Op. cit., livre 5, chapitre XIV.

par « lit ») taillés dans la pierre. Rejoint par des disciples, il fonda un monastère (d'*Attanum*) et mourut vers 530<sup>10</sup>.

*Aredius*<sup>11</sup>, aristocrate limousin, vécu dans un *concauum saxum* (rocher concave) avant de fonder un monastère et de partir sur les routes de Gaule de sanctuaires en sanctuaires. Il mourut vers 591.

La vie d'*Aemilianus* (saint Millàn), saint navarrais mort en 574,<sup>12</sup> montre un des premiers cas occidental de monastère rupestre qui nous soit connu. Fondé vers 550 ou peu de temps après, le monastère de Sant Millàn de Cogolla<sup>13</sup> aurait été double, entre habitat pour moniales et abri pour moines. Le saint supposé fondateur est un ermite, qui choisit de vivre dans une grotte qui paraît correspondre aux vestiges d'une église souterraine et artificielle, dite grotte de saint Millàn, comportant deux étages communiquant par un puits et abritant encore aujourd'hui le gisant du saint réalisé au XIIe siècle. Ce monastère contient des vestiges d'architecture wisigothique et est suivi dans la documentation écrite durant tout le Moyen Âge. Il est agrippé à la pente, dont il déborde. Son plan montre une architecture particulière entre ermitage et abbaye, les moines disposant de grottes distribuées autour d'une église commune. Ces grottes s'apparentent aux cellules (*cellulae*) des monastères du haut Moyen Âge dans lesquelles les frères vivaient isolés ne se réunissant qu'au cours des repas et des prières et ce avant que le modèle bénédictin du dortoir ne leur soit imposé.

Ainsi, de l'ermitage isolé, on a pu dès le haut Moyen Âge s'élargir au monastère souterrain, ce qui s'inscrit dans un tournant de l'histoire de l'érémisme et illustre aussi la première proximité entre érémitisme et monachisme. Ce glissement ne doit bien sûr rien au monde souterrain, il est à l'image du développement d'un monachisme qu'il faut imaginer souvent limité à quelques hommes regroupés et encore peu souvent le fait de grandes communautés. On est finalement bien proche d'un érémitisme qui peut être vécu par l'isolement au sein d'une communauté. L'anachorétisme s'organisa vers un véritable cénobitisme<sup>14</sup> aussi parce que l'érémisme sauvage et solitaire restait susceptible de produire des pratiques déviantes et des idéologies marginales voire hérésiarques. En même temps que s'établissent les premiers cadres de la vie monastique en Europe, du IVe au VIe siècles, une distinction apparaît entre le bon moine qui accepte la vie en communauté et le mauvais moine qui la refuse : le moine est un laïc peu aguerri qui doit s'enrichir d'une longue expérience cénobitique et d'une solide culture chrétienne avant d'envisager l'isolement.

A travers les exemples d'Ambroise et de Mars, la caverne, qu'elle soit naturelle ou artificielle, représente d'abord un lieu de retraite, image de la grotte de saint Paul de Thèbes ou métaphore du désert de saint Antoine. Mais elle est aussi parfois, dans les cas de saint Ambroise ou saint Calupan, le refuge qui protège la mort sociale d'hommes attaqués et critiqués par les leurs. Cette réclusion volontaire peut être démesurée telle celle de saint Sour, qui construisit dans une grotte une cellule d'osier dans laquelle il ne pouvait se tenir debout<sup>15</sup>. L'enfermement et l'isolement forcent par définition à la recherche excessive de

---

<sup>10</sup> Voir

<sup>11</sup> Francisé en Yriez ou Yriex. *Vita aredii*, édition KRUSCH (B.), *Monumenta Germanica Historica*, tome III, Hanovre, 1896.

<sup>12</sup> *Vita Aemiliani*, édition *Analecta Bollandiana*, Tome CXIII, p 437.

<sup>13</sup> Province de la Rioja, Espagne.

<sup>14</sup> Voir un des premiers exemples en Gaule, autour de Martin, évêque de Tour, et de la communauté de Ligugé près de Poitiers puis de celle de Marmoutier. Songeons aussi, à propos de l'exemple de saint Antoine que sa vie narre « dans les montagnes aussi on créa des ermitages (*monasterium*) et le désert devint une cité de moines ».

<sup>15</sup> Sour et ses compagnons Cyprien et Amand, s'étaient installés en ermites dans le domaine mérovingien de Genouillac (*Genuliacus*). Là, Sour fonda un monastère en un lieu connu depuis l'antiquité pour ses fontaines sacrées. Avec l'aide de l'abbé *Aredius*, du monastère d'Attane (saint Yrieix), ce couvent fut doté d'une église dédiée à saint Julien, martyr. Quant à

mortification dans une sorte de course à l'héroïsme, finalement contraire à l'humilité. Mais c'est à ce prix que ces hommes et parfois ces femmes purent intégrer la sainteté, modèle d'une société chrétienne, qui en l'absence de martyrs, était désormais réservée au plus glorieux des « pères et confesseurs ».

Les fondements théologiques de cette exclusion volontaire sont inscrits dans les textes chrétiens, tel ces versets de Jean « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous »<sup>16</sup> / « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde »<sup>17</sup>. Elle repose d'abord sur la fuite, le silence et le recueillement<sup>18</sup>

A partir du haut Moyen Âge, le mouvement érémitique perdura, institutionnalisé dès le XIe siècle avec l'ordre des Chartreux, ou toujours aux frontières du christianisme validé. Si parmi nos mentions textuelles d'ermites finalement une maigre proportion seulement semble avoir investi le milieu souterrain, les cas de grottes dont la tradition orale mentionne la fonction d'ermitages sont légions en Europe occidentale, dès lors que l'on se place en région karstique, mais aussi dans nombre de reliefs qui peuvent avoir été aménagés, tels les reliefs volcaniques de l'Auvergne. Ces ermitages supposés furent aussi souvent les prémices de petits établissements monastiques, comme à Collias dans le Gard ou à Châteauneuf-les-Moustiers dans le Verdon.

Dans ce dernier exemple, le toponyme campe le décor. Au plus tard au milieu du XIe siècle, une seigneurie s'établit sur ce site et se munit d'un pôle castral : un château neuf. Celui-ci provoque le regroupement d'un habitat paysan subordonné, le village proprement dit. Mais auparavant, préexistait un petit monastère, St-Maurin de Meyreste, utilisant probablement deux grands porches au pied de la falaise. Cette communauté aurait pour origine le Ve siècle : Maxime, évêque de Riez, fit venir des moines de Lérins qui vécurent dispersés dans ces grottes, et peut-être dans d'autres<sup>19</sup>. La communauté monastique, « les moustiers », est encore attestée au XIIIe siècle<sup>20</sup>. Mais l'aspect actuel de ces grottes indique un ouvrage fortifié auquel on aurait associé une chapelle. On y dénombre des murs percés de fenêtres de tir effectives qui paraissent être de facture Moderne ce qui suggère qu'une fois le monastère abandonné, la grotte fut réutilisée à des fins militaires.

Bien sûr, parmi les traditions d'ermitages en grotte, certaines doivent être ou sont de pures légendes, des « inventions » médiévales. Parmi les légendes, citons par exemple la tombe de l'ermite saint Véran, vénérée à la Fontaine de Vaucluse, site majeur de la spéléologie française. Cet évêque de Cavaillon de la fin du VIe siècle n'a a priori jamais trouvé refuge dans ce site, il s'agit donc d'une pure fiction.

Les lacunes des maigres textes dont nous disposons sont des obstacles à notre compréhension. Le fait que nombre de ces textes sont des *vitae*, donc par définition des œuvres difficilement crédibles et datables, le plus souvent en sus écrites sur le tard, pose de sérieux problèmes d'analyses.

Finalement nombre d'ermitages en grotte restent douteux, quelques uns sont attestés et quelques autres peuvent être réfutés.

---

Amand, il fonda un monastère non loin de là, à Coly (Saint-Amand-de-Coly). Amand et Cyprien enterrèrent Sour dans une basilique, près du *castrum de Terrazo* (Terrasson-Lavilledie).

<sup>16</sup> Chapitre 15, 17.

<sup>17</sup> Chapitre 2, 15.

<sup>18</sup> Voir CHEDOZEAU (Bernard), *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, séance du 30/05/2005, conférence n°3910, L'érémisme et l'organisation de l'espace chrétien.

<sup>19</sup> A ce sujet voir l'étude de SANTSCHI (Catherine), *Ermite provençaux*, Genève, 2004.

<sup>20</sup> COLLIER (Raymond), Les origines du christianisme et l'architecture rupestre en Haute-Provence. *Annales de Haute Provence*, t. XL, 1969, n° 255, pp. 305-325.



Figure : Spoulga d'Alliat (Ariège), grotte fortifiée de la première génération des grottes des comtes de Foix (fin XIIe s. – milieu XIIIe s.).

Reste aussi la question de la nouveauté du rapprochement entre lieu de culte et cavités. Si de nombreux cas restent obscurs, on doit mentionner l'exemple de saint Pair qui établit l'antériorité d'un *fanum* païen troglodyte sur l'ermitage. Peu avant 550, cet ermite aquitain et son compagnon Scubilion entrèrent dans ce temple rupestre païen recherchant la confrontation dont la vie du saint nous explique qu'elle fut à l'avantage des deux chrétiens<sup>21</sup>. Ce qui paraît plus clair dans la seconde partie du haut Moyen Âge est l'association de plus en plus fréquente du monastère avec la grotte. On en connaît d'autres exemples que celui des Moustiers ou de Sant Millàn, des exemples de premier ordre tel celui de San Juan de la Peña<sup>22</sup>, fondé au début du Xe siècle par Galindo Aznárez, comte d'Aragon, à partir d'un probable ermitage du VIIIe siècle. Ce monastère devint le sanctuaire des rois de Navarre qui élargirent peu à peu le bâtiment. Celui-ci forme aujourd'hui un complexe d'églises, chapelles, salles et cloître, plaqués au rocher et emplissant une longue baume naturelle.

A partir de la fin du haut Moyen Âge, les exemples de monastères et d'églises utilisant les baumes et les grottes sont en fait nombreux et attestent certainement plus que le simple rapprochement des sites monastiques ou ecclésiastiques avec les anciens ermitages<sup>23</sup>.

Dans certaines régions, tout concourt à proposer un véritable intérêt du pouvoir ecclésial pour les sites de grottes.

Peu de temps après l'an Mil, Ermessend, comtesse d'Urgell, donna la *spelunca* de Malagastre -proche des gorges du Segre en aval de la Seo- au monastère de Tabernoles<sup>24</sup>. La

---

<sup>21</sup> En entrant dans le temple, ils commencent à prêcher, renverse la cuisine sacrée des païens assemblés et les païens médusés ne trouvèrent pas la force de martyriser, mais une femme les insulta. Finalement, le résultat est un peu maigre. D'après VENANCE FORTUNAT, *Vita Paterni*, tome 5, publiée dans *Monumenta Germanica Historica*, AA IV/2, Hanovre-Leipzig, 1902, p. 34.

<sup>22</sup> A l'ouest de Pampelune.

<sup>23</sup> Voir aussi le site impressionnant de l'abbaye Saint-Roman à Beaucaire (Gard), occupation du Ve siècle au XVe siècle ou celui de l'abbaye de Brantôme en Périgord (fondation début VIIIe siècle).

Les églises sont fort nombreuses : voir par exemple les grottes de Jonas en basse Auvergne occupées au Moyen Âge central, l'église rupestre de Vals en Ariège d'origine carolingienne, l'ermitage Saint-martial de style pré-roman en Charente, etc.



donation n'est pas sans contrepartie : le monastère reçoit la charge d'aprisionner<sup>25</sup> les territoires avoisinants, de les doter de défense et d'un lieu de culte, de les peupler et de les mettre en culture. A partir de cette grotte, il s'agit d'une véritable opération de peuplement et de défrichement qui est déléguée par l'autorité publique, sur des biens du fisc, à l'abbaye. Cet exemple témoigne que la fonction de la grotte peut être tout autre que celle d'un refuge pour ecclésiastiques marginaux ou exceptionnels : elle est ici au centre des préoccupations du pouvoir public et sert l'expansion humaine. La grotte n'est donc pas du tout un espace en marge de la société.

En fait, jusqu'au XIIe siècle au moins, la chiche et partielle documentation écrite ne permet qu'un regard biaisé sur les fonctions et les utilisations de la grotte.

La forte proportion d'écrits ecclésiastiques donne l'impression que seuls les ermites et les monastères investissent ce milieu.

Pour rétablir une image plus proche de la réalité, il faut s'intéresser de beaucoup plus près aux rares mentions de grottes dans les textes diplomatiques ou politiques. Car il est fondamental de redresser une image déformée par l'anamorphose documentaire.

Si l'on s'y penche, l'exemple de la grotte de Malagastre n'est pas isolé. La zone sud du royaume des Francs qui deviendra la Catalogne compte même de remarquables références qui affirment l'intérêt des pouvoirs publics pour les grottes et leurs usages fréquents en tant qu'habitat paysan.

On connaît des villages trogodytiques à la fin du haut Moyen Âge en Ribargorza, Pallars et Aragon, tels Lespluga de Francoli, Espluga de Serra, Esplugafreda et d'autres.

L'habitat paysan en baumes a été décrit depuis longtemps en Périgord, à la roche St-Christophe ou à la Madeleine. Mais ces occupations s'inscrivent dans un long terme et pourraient être analysées comme des survivances. D'autres sont difficiles à dater en l'absence de structures bâties, d'études archéologiques et parce que les mentions sont rares telle la balme de Fraissinet de Fourques sur le bord du Causse Méjean qui égrène des dizaines de mortaises ou d'encoches comme seuls indices<sup>26</sup>.

Plus intéressant est le site découvert par Marie-Elise GARDEL et son équipe dans l'Aude à Moussoulens<sup>27</sup>. Préalable à un *castrum* languedocien du Moyen Âge central, le peuplement était regroupé -au moins depuis le Xe siècle, époque où il apparaît dans la documentation- dans une longue baume juste sous la *roca*, sommet qui hébergea ensuite le *castrum* à partir du XIIe siècle.

Il est aussi des sites plus difficiles à interpréter, comme par exemple le village de Troo en Loir-et-Cher ou celui de St-Martin-le-Vieil, dans l'Aude<sup>28</sup>. L'utilisation encore récente voire actuelle de structures creusées en arrière des maisons, inspire que ces cavités artificielles ont pu n'être à l'origine que des caves à l'arrière de l'habitat. Néanmoins, dans le cas de St-Martin-le-Vieil, les travaux de Marie-Elise GARDEL et de son équipe tendent à montrer que ces cavités ont pu être creusées au IXe siècle pour créer des cellules monacales et leur superficie moyenne est bien trop étendue pour qu'il s'agisse de simples caves.

---

<sup>24</sup> 1018. BONNASSIE (Pierre), *La Catalogne au tournant de l'an Mil*, 1990, St-Quentin, p.216.

<sup>25</sup> Il semble s'agir ici d'une aprision « officielle », concession de terres fiscales au monastère.

<sup>26</sup> Mentionné en 1219, d'après BOUVIALA (Alain), *Les baumes, abris sous roches et troglodytes, passion des Causses*, Los Adralhans, 2002, p. 156 et d'après Daniel ANDRE (information orale).

<sup>27</sup> GARDEL (Marie-Elise) – JEANJEAN (Catherine), Le haut Moyen Âge sur le versant sud de la Montagne Noire : première approche, *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, Tome CV, 2005, p. 79.

<sup>28</sup> Communication à paraître : JEANJEAN (Catherine) - GARDEL (Marie-Elise), Les cruzels de St Martin le Vieil (Aude), un habitat troglodytique carolingien, *Premier colloque interdisciplinaire de St-Martin-le-Vieil « de la spelunca à la roca »*, 2005.

A la grotte de Causou, près de Millau<sup>29</sup>, les vestiges découverts indiquent deux phases d'occupation : la première est antique, la seconde est une occupation temporaire ou saisonnière des VIe-VIIe siècles de notre ère.

A la grotte Sindou dans le Lot<sup>30</sup>, une occupation de la fin du VIIIe siècle à la fin du IXe siècle a succédé à une nécropole de l'âge du Bronze. Le mobilier a été retrouvé dans l'éboulis de l'entrée et dans la première salle et il pourrait s'agir d'un atelier de faux-monnayeurs ou de bijoutiers réutilisant par pillage le mobilier de la nécropole. A la grotte du Moulin de Corps dans l'Aveyron<sup>31</sup>, le matériel archéologique conservé permet d'émettre une hypothèse fonctionnelle analogue : une occupation au moins temporaire du site vers les VIe-VIIe siècles surmonte une nécropole de l'âge du Bronze et pourrait être simplement due à un pillage de la nécropole ancienne. Ces déprédations d'anciennes inhumations durent être fréquentes dans un contexte d'appauvrissement numéraire et de multiplication des ateliers monétaires. Or, nombre d'inhumations de la protohistoire sont situées en grotte, beaucoup ont été pillées même récemment, peu ont été étudiées en tenant compte des occupations postérieures qu'elles ont pu abriter.

Les études actuelles (Daniel BERNADIN, Bernard FABRE et Emmanuelle FAURE-GIGNOUX) sur les grottes de Puymoyen en Charente<sup>32</sup> qui sont d'abord connues pour leurs vestiges préhistoriques mais qui ont clairement connu des occupations plurielles à l'époque médiévale, montrent à quel point, il serait d'intérêt de reprendre nombre d'études anciennes en grotte pour en débusquer les éléments médiévaux (s'il ont été conservés !).

Du point de vue des pouvoirs nous possédons un autre indice d'importance, par le biais d'une mention de fief. Le fief du Moyen Âge central est traditionnellement symbolisé par son point fort : la fortification castrale. Or, une des premières mentions de fief en Catalogne est attachée à une grotte et non pas à une fortification de plein air : dans le comté d'Urgell au cours des années précédant l'an Mil, est citée la *spelunca de Chansuda*<sup>33</sup>, concédée à un fidèle du comte.

Rappelons surtout l'analyse globale que porte Pierre BONNASSIE sur la relation entre la grotte et le pouvoir dans ce secteur : « C'est dans les grottes du haut Berguedà que les légendes catalanes placent les débuts de la reconquête de leur pays et les documents des IXe-Xe siècles confirment cette tradition »<sup>34</sup>.

La grotte est alors incontestablement un élément d'importance dans l'occupation du sol et un élément d'intérêt stratégique de la part du pouvoir dans ce secteur sud-Pyrénéen.

Qu'en est-il du reste du *regnum francorum* ?

La recherche textuelle est souvent beaucoup plus malaisée du fait de la plus faible quantité générale de documents et de la prédominance des cartulaires ecclésiastiques. Cependant, à

---

<sup>29</sup> Citée par ALLIOS (Dominique), op. cit., p. 30.

<sup>30</sup> Fouille menée par BRIOIS (François), EHESS de Toulouse, citée par ALLIOS (Dominique), *le vilain et son pot*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p.36.

<sup>31</sup> Citée par ALLIOS (Dominique), op. cit., p. 30. BALSAN (Louis), *Station de Corps, Procès verbaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, Tome 34, 1946, p. 78.

<sup>32</sup> D'après *Archéologie Médiévale*, tome 34, 2004, Chronique des fouilles médiévales en France en 2003, constructions et habitats civils, grotte René Simard, Grotte ornée et grotte pyramidale, p.196-7.

*Archéologie Médiévale*, tome 35, 2005, Chronique des fouilles médiévales en France en 2004, constructions et habitats civils, grotte ermitage du moulin de Verger, p.242.

<sup>33</sup> Ss. La dir. De TAILLEFER (François), *Les Pyrénées, de la montagne à l'homme*, Privat, Toulouse, 1974, BONNASSIE (Pierre), *Des refuges montagnards aux états pyrénéens*, p. 117.

Malheureusement nos prospections n'ont pas permis de retrouver ce site.

<sup>34</sup> Idem, p.117.

partir de l'exemple mieux documenté de la Catalogne, on a pu chercher à retrouver les mêmes indications.

Un premier cas est exemplaire des obstacles de la recherche documentaire. Le cartulaire de la grande abbaye de Conques mentionne en l'année 801 une *roca*<sup>35</sup>. Finalement rien de bien anormal. Or, à l'étude, cette *roca* pourrait correspondre à la grotte du Boundoulaou à Creissels. L'acte comporte des délimitations et des indices de situations cohérents et précis qui confirment cette identification<sup>36</sup>. L'amalgame *roca/spelunca* est d'un intérêt majeur.

Il pose d'abord le problème des termes utilisés par les scribes : si la *spelunca* peut avoir été confondue avec une *roca*, nous pourrions découvrir d'autres mentions de grottes jusqu'alors ignorées. Or, cette équivalence terminologique n'est pas unique : on en connaît au moins un autre exemple au Mas d'Azil en Ariège en 1246 : le comte de Foix s'octroie le droit de fortifier la *roca* du Mas d'Azil et nos prospections tendent à démontrer qu'il ne peut s'agir que de la célèbre percée souterraine, ou au moins de son entrée nord<sup>37</sup>.

Cet amalgame terminologique n'est pas fortuit ni étonnant pour le médiéviste. Dans ces deux cas, la grotte remplit les fonctions d'une *roca* : c'est un site fortifié dépendant du pouvoir public, outil d'une domination politique et sociale. Finalement sa qualité de grotte importe peu aux yeux des contemporains.

Dans un autre texte du haut Moyen Âge, les *speluncae* sont rapprochées des *rocae* définies à part des *castra*<sup>38</sup> : pendant la conquête de Pépin en Aquitaine dans les années 760-767<sup>39</sup>, eut lieu une campagne qui mena Pépin et ses troupes depuis Bourges vers la Garonne. Le pouvoir public royal assujettit les fortifications, pôles de la domination sur lesquelles s'étendait ou était censé s'étendre l'autorité du Roi. Deux transcriptions un peu divergentes d'annales mentionnent rapidement cet épisode et chacune prend soin de séparer les *castra* ou *castella* des *speluncae*. Les cavités sont définies<sup>40</sup> comme synonymes des *petri* et l'on retrouve la proximité terminologique puisque morphologique entre roques et cavités. Elles sont détaillées comme abritant de nombreux défenseurs. Il s'agit ici de chroniques qui ne s'encombrent pas de détails sur la vie de Pépin, dans lesquelles la mention

---

<sup>35</sup> « *Rocca de Priscio* », charte 1 du cartulaire, donation de *Leutadus*, édition DESJARDINS, numérisée Gallica, Bibliothèque Nationale de France, Paris 1879.

<sup>36</sup> Je remercie Daniel ANDRE pour les précieuses informations qu'il m'a fournies sur ce site.

Voir VERNHET (Alain), Près de Creissels. Découvertes à Saint-Martin-de-Pris in *Revue du Rouergue*, 35<sup>ème</sup> année, n°137, printemps 1981, p.90-91.

Dans cette grotte, ont été découverts des sarcophages taillés dans le rocher.

<sup>37</sup> Paréage entre l'abbé du Mas d'Azil et le comte de Foix, 1246, ides de mars. Original : A.D.A., H 14. Edition, CAU-DURBAN (abbé), *L'abbaye du Mas d'Azil*, rééd. Lacour, p. 105. Edition, *Gallia Christiana*, tome XIII, ins. 160. Copie : Archives Départementales de l'Ariège, H 14.

<sup>38</sup> Annales *Laurissenses maiores*, citées par PIBOULE (P.), Les souterrains aménagés de la France, *Archéologie Médiévale*, tome 8, 1978, note 29, p. 128. Ces annales sont équivalentes à celles dites d'Eginhard (voir ci-dessous). Le texte est légèrement différent. Edition électronique des annales : [www.thelatinlibrary.com](http://www.thelatinlibrary.com). Chapitre [767] DCCLXVII des annales. « *Et in eodem anno in mense Augusto iterum perrexit partibus Aquitaniae, Bituricam usque venit; ibi synodum fecit cum omnibus Francis solito more in campo. Et inde iter peragens usque ad Garonnam pervenit, multas roccas et speluncas conquistavit, castrum Scoraliam, Torinam, Petrociam et reversus est Bituricam. Ibiq[ue] nuntiatum est de obitu Pauli papae, et ibi celebravit natalem Domini.* »

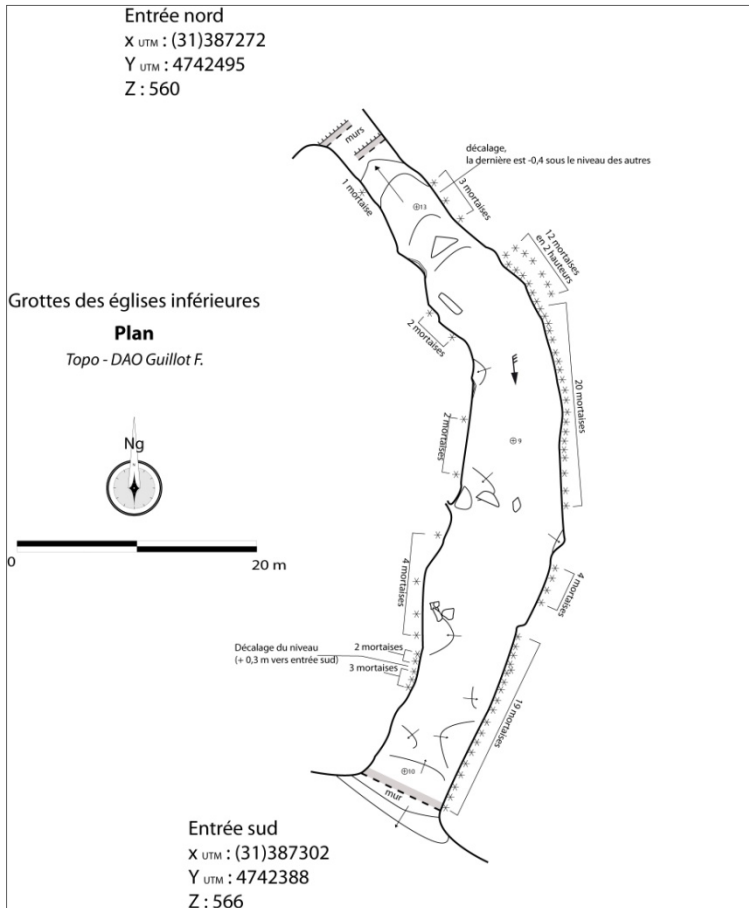
<sup>39</sup> On connaît aussi une *villa* qui prend le nom d'une baume, la baume Auriol dans le cirque de Navacelles, à la même époque (807) : « *allium villarem quem vocant Balmann* », d'après ALAUS (P.), *Etude sur le cartulaire de Gellone (804-1217)*, Thèse de l'École des Chartes, 1883-5. Cette grotte comporte des traces de fortifications d'après BOUVIALA (A.), *op.cit.*

<sup>40</sup> Annales d'Eginhard : « *Indeque ad Garonnam fluvium accedens, castella multa et petras atque spelunca in quibus se hostium manus plurima defendebat coepit, inter que praecipua fuere Scoralia, Torinna et Petrocia.* » D'après une première édition de GUIZOT (François) :

Edition électronique : [http://www.noctes-gallicanae.org/Charlemagne/Annales/Pepin\\_le\\_Bref.htm](http://www.noctes-gallicanae.org/Charlemagne/Annales/Pepin_le_Bref.htm).

de *speluncae* est significative de l'importance des troglodytes parmi les fortifications publiques de ce secteur, à cette époque.

Ce dernier exemple suggère également que du point de vue des pouvoirs et de la fortification, l'usage des entrées des grottes pourrait avoir connu des disparités géographiques, suivant un élargissement typologique acquis à la fin du haut Moyen Âge dans certaines régions au moins qui sont au minimum la Catalogne, le sud du Massif central (de la Montagne Noire aux Causses) et la grande Aquitaine.



*Figure : Grottes des églises (Ussat-Ariège). Des dizaines d'encoches ont été aménagées dans les parois à 2 m ou 2,3 m du sol pour créer un niveau planchéié. Les deux entrées étaient barrées de murs maçonnés. Aucune mention documentaire médiévale de cette grotte n'est connue.*

Cette proximité des grottes avec le cœur de la société est totalement à l'inverse de la vision que nous propose la grotte-ermitage. Dans ces cas point question de réclusion, d'éloignement ou de refuge, mais bien au contraire de peuplement, de développement et de pouvoir.

Même s'ils sont peu nombreux, ces quelques éléments se révèlent fiables et exemplaires. Ces indices permettent de bâtir une problématique d'intérêt qui chercherait à savoir si la grotte est uniquement ou majoritairement dans la première moitié du Moyen Âge, le cadre d'une réclusion antisociale ecclésiastique et aristocratique ou un élément plus large du cadre occupationnel d'un peuplement global dont les formes sont aujourd'hui encore très mal connues.

Dans cette réflexion, se pose forcément la question du regard que les médiévaux jetaient sur le milieu souterrain.

Ici encore, s'impose d'abord une vision chrétienne : c'est dans sa grotte que Calupan lutte contre le diable qui prend la forme de serpents et qu'il devient un saint. Huit siècles plus tard, la grotte sert de métaphore à Bernard Gui rédigeant son manuel de l'Inquisiteur : elle est le réceptacle du mal, de la diablerie et de l'hérésie : "Longtemps les hérétiques restèrent rebelles à la lumière se couchant tantôt dans les montagnes tantôt dans les grottes et cavernes, à la manière des hiboux et des fils des ténèbres"<sup>41</sup>.

Mais avancer que la grotte au Moyen Âge est perçue par les hommes comme le repoussant monde des ténèbres me paraît à peu près aussi simpliste que d'avancer que la fonction première du milieu souterrain était le refuge ou la fuite. En dehors de l'habitat à proprement parler, on connaît trop d'exemples d'utilisations des porches pour penser les hommes du Moyen Âge comme tétanisés de peur par le monde souterrain. Certes, je ne nie pas les frayeurs éventuelles, que je pense finalement plus liées à l'inconnu qu'à la grotte elle-même. Mais les multiples références ou observations archéologiques à des villages, maisons, fortifications, ateliers artisanaux, recherches de gisement minéralogique, extraction d'argile, bergeries, caves à fromages, ateliers de faux monnayeurs, caveaux et autres témoignent d'une appropriation réelle de ce milieu par l'homme.

Cette impression se renforce avec le Moyen Âge central et la pluralité des occupations des porches à cette époque.

Apparaît d'abord une première catégorie de sites qu'il est difficile de cerner dans l'état actuel de la recherche. Il est des grottes qui dessinent un questionnement particulièrement intéressant, ce sont celles qui sont situées sous les rochers des châteaux du Moyen Âge central. Cette problématique a été reprise l'an dernier dans le titre du premier colloque interdisciplinaire de St-Martin-le-Viel qui posait la question : « de la *spelunca* à la *roca* ? ». L'exemple étudié ci-dessus de la grotte/fief catalane est le premier indice d'un questionnement qui s'interroge à la fois sur des questions d'antériorité de l'occupation des espaces et sur l'usage des dizaines de grottes que nous dénombrons, situées sous des ouvrages castraux du Moyen Âge central.

Bien sûr, le simple fait que nombre de *castra* aient été construits sur des sommets calcaires, parce que simplement ils constituaient des reliefs vigoureux, implique que ces reliefs comportent souvent de façon toute naturelle des grottes dans leurs flancs. Cependant, on ne peut nier que ces cavités contiennent très fréquemment des traces et des vestiges d'occupation médiévale. Citons, pour exemples, la grotte de la Cité sous le *castrum* de Cabardès à Lastours en Minervois (Aude)<sup>42</sup>, celle du Campanal sous le *castrum* de Montréal-de-Sos en haute Ariège<sup>43</sup>, celle de la barbacane sous le château de Foix, toutes trois obturées par des murs et comportant des mortaises en arrière de ces murs. On peut élargir ces exemples à des cavités artificielles, en dehors de possibilités naturellement offertes. Ainsi sous le *castrum* du Moyen Âge central de Mirepoix en Ariège<sup>44</sup> existe une grande salle creusée, on rencontre des souterrains aménagés dans plusieurs châteaux de la Vienne, notamment dans une motte, et à la Roche-Guyon dans le val d'Oise où les actes de la

---

<sup>41</sup> Edition Bayard, 1994, p. 259.

<sup>42</sup> GARDEL (Marie-Elise), *Histoire et archéologie d'un castrum, les fouilles du site médiéval de Cabaret à Lastours*, CVPM, 1999. BES (Christophe), DESPRATX (Annick), GARDEL M.-E., L'étude des cavités aménagées du site de Cabaret, Lastours (Aude), *2<sup>e</sup> colloque de St-Martin-le-Vieil*, 2006, à paraître.

<sup>43</sup> GUILLOT (Florence), *Rapports finaux de sondages archéologiques, Montréal-de-Sos*, 2001 et 2002, tapuscrits, description de la grotte du Campanal.

<sup>44</sup> Information orale, Nicolas PORTET.

documentation écrite indiquent une préexistence carolingienne de troglodytes sous la tour-maîtresse seigneuriale du XIIe siècle<sup>45</sup>.

Certes, souvent, ces cavités ont pu être le site d'habitats civils subordonnés au *castrum* ou encore sont-elles clairement des annexes aux ouvrages sommitaux comme cela paraît être le cas des souterrains sous les châteaux, dont on connaît de beaux exemples en Dordogne et dans sa région<sup>46</sup>.

Malheureusement, ces cavités ont surtout été étudiées dans les secteurs comme la Dordogne bénéficiant de l'ancienneté de la recherche sur les troglodytes.

En Pyrénées ou en Languedoc, elles ont été négligées au profit de l'étude des ouvrages sommitaux. Or, leur présence en quantité non négligeable engage des questionnements qui touchent aux ouvrages castraux du Moyen Âge central ou de la fin du haut Moyen Âge, monuments finalement assez mal connus comparés à leurs successeurs des XIIe-XIVe siècles. La question principale est celle de la préexistence ou de la simultanéité de l'usage de la grotte associée au château. Si l'on suit l'exemple catalan, il faudrait d'abord vérifier la chronologie de ces occupations en grotte qui pourraient être parfois préalables à celles des promontoires. Mais même si ces occupations sont concomitantes, quelles fonctions attribuer à ces grottes qui sont parfois si peu étendues comparées au sommet où est construit le château ? Naturellement, on pourrait les envisager comme des postes défensifs avancés, mais ce postulat est peu séduisant quand il s'agit d'ouvrages castraux peu défensifs ou de vastes troglodytes dont le creusement a été difficile. En l'absence de précision documentaire, parce que les chartes médiévales réunissent en une seule appellation le site castral entier sans le fragmenter ou le décrire, l'archéologie médiévale doit aujourd'hui investir cet axe de recherche, nécessaire à la construction d'une histoire du château.

Au cours de la seconde partie du Moyen Âge, les troglodytes naturels les plus manifestes, parce que leurs vestiges nous sont parvenus et qu'ils sont parfois mentionnés dans les chartes, sont les cavités ayant servi de châteaux. Tout comme le fait castral, elles sont plurielles tant du point de vue de la chronologie que des fonctions.

Les grottes fortifiées du comté de Foix en haute vallée de l'Ariège forment un exemple qui a été étudié. Ces grottes apparaissent dans les chartes avec des terminologies propres et ne sont jamais dénommées *castrum* ou *castellum*, ni *spelunca*, terme réservé aux cavités non aménagées. Le terme occitan *lespugue* n'est utilisé qu'une seule fois, tardivement au début du XVe siècle<sup>47</sup>. On pratique en fait deux qualificatifs différents. En 1213, apparaissent des *cauna*, en utilisant le vocable occitan le plus classique pour désigner une grotte. Les actes postérieurs, dès le second tiers du XIIIe siècle, utilisent le terme roman *spulga*, dérivé du latin *spelunca* qui a subsisté dans la toponymie locale pour désigner ces grottes fortifiées. Contrairement à *cauna*, ce terme est restrictif car il ne s'applique qu'aux seuls ouvrages fortifiés. La naissance d'un nouveau type d'ouvrage a abouti à la création d'un qualificatif nouveau. La formation de ce terme marque probablement à la fois le particularisme et la nouveauté des monuments.

---

<sup>45</sup> Dans son étude, *op. cit.*, PIBOULE (P.), mentionne de nombreux souterrains sous des châteaux, notamment (p.128) dans la Vienne à Vellèches au château de Marmande, désigné au XIe siècle sous le terme *rupes*, ou au hameau de la Motte à Pouant (Vienne) où existe un souterrain dans une motte castrale, ou encore à Champagnac-de-Belair (Charente-Maritime), où une occupation est attestée au XIIe siècle.

<sup>46</sup> Voir par exemple sous le château de Fratteau à Neuvic, le cluzeau.

<sup>47</sup> Grotte de Bouan : 1401. Original perdu. Copie, Bibliothèque Nationale, fonds DoAT, volume 209, f°240r-246v.

Ces spoulgas font partie d'un réseau de fortifications délibérément isolées du monde civil, donc des casernements. Elles étaient toutes dépendantes des comtes de Foix, autorité publique supérieure sur le secteur aux XIIe et XIIIe siècles.



*Figure : Spoulga de Bouan (Ariège), grotte fortifiée (fin XIIe s. – XVe s.) : une grotte perchée est barrée d'un mur et une enceinte double celui-ci un peu plus en avant.*

L'étude du bâti des vestiges des fortifications, resitué dans un contexte plus large, la connaissance de la géopolitique locale et quelques actes documentaires ont permis de proposer pour ces grottes une évolution en deux temps :

Au cours du XIIe siècle, au fur et à mesure que le pouvoir comtal se structure et s'homogénéise dans la haute vallée sont construites les premières fortifications souterraines, ouvrages extrêmement simples, ce qui confirme la pauvreté des moyens mis en œuvre et donc renforce l'hypothèse selon laquelle les grottes ont aussi été choisies pour des raisons d'économie. Ce sont de simples porches perchés et barrés d'un mur, munis d'aménagements planchiés en arrière. Leur perchement naturel peut atteindre 50 mètres et elles s'apparentent à des donjons à entrée en hauteur. Leur défense est linéaire pratiquement passive et simpliste. Ce sont de petits points forts répartis là où les porches sont naturellement présents, au-dessus des voies de communication.

A partir des années 1250, la majorité des spoulgas sont abandonnées, particulièrement les porches qui ne peuvent être élargis. Deux grottes sont perfectionnées et conservées jusqu'à la fin du Moyen Âge : la fortification se dilate, elle s'étend à des porches coalescents et vers

l'extérieur car le calcaire est ici bien trop résistant pour être aisément creusé<sup>48</sup> ; une enceinte relie les porches ; les murs s'épaississent et on aménage une ou plusieurs citernes<sup>49</sup>.

Cet exemple permet deux remarques d'importance :

En premier lieu, la morphologie de ces spoulgas et leur environnement est comparable à de nombreux exemples moins étudiés mais inventoriés à travers la France, dans les Alpes-Maritimes<sup>50</sup>, en Savoie et haute Savoie<sup>51</sup>, en Ardèche, ou autour des Causses du Massif Central<sup>52</sup>. Dans la tradition orale, ces grottes passent la plupart du temps pour des refuges soit de la guerre de Cent Ans, soit des Guerres de Religion. C'était d'ailleurs le cas des spoulgas ariégeoises qui étaient couramment justifiées par les guerres de Religion et plus récemment par une analyse mystique associées à des refuges pour Cathares. L'étude des souterrains connaît la même prédilection pour la fonction de refuge qui n'est souvent contrebalancée que par celle de supposées fonctions culturelles énigmatiques.

On peut faire un parallèle historiographique d'intérêt avec l'étude des fortifications du Moyen Âge central : les ruines des centaines de châteaux qui s'égrènent à travers la campagne française étaient -comme les cavités- traditionnellement perçues comme des refuges contre les guerres de toutes sortes qui étaient censées s'être multipliées dans un Moyen Âge sombre et violent. Les médiévistes ont maintenant largement démontré la naïveté de ces interprétations : le château médiéval est pluriel, il est le symbole et l'outil de domination d'un pouvoir sociopolitique aristocratique, pour caricaturer il opprime plus qu'il ne protège.

Attribuer à une cavité aménagée la fonction de refuge est une réponse facile en l'absence d'explication évidente. L'exemple des spoulgas montre que la motivation peut être tout autre ; outil de domination militaire du pouvoir public, moindre cherté des aménagements, les spoulgas sont des casernes en grottes et c'est dans l'étude des fortifications comtales qu'il faut les replacer. Pour affirmer la fonction de refuge à un troglodyte il faudrait -comme pour les autres fonctions- avoir de sérieux indices ; or même lorsqu'il s'agit des souterrains creusés presque toujours dénommés souterrains refuges dans la littérature parce qu'ils sont découverts aujourd'hui isolés en plein champ, les travaux de Patrice CONTE et de son équipe ont montré que nombre des cavités limousines étaient très fréquemment associées à des habitats paysans situés à la surface<sup>53</sup>.

Bien sûr, la grotte est un espace tactiquement défensif, donc au même titre que les sommets, utilisé dans la recherche de protection. Mais le rapprochement pressenti entre grottes et pouvoir public au moins à partir de la fin du haut Moyen Âge indique clairement que les cavités ont probablement été aussi des lieux de pouvoirs et de domination.

Loin de moi l'idée d'affirmer qu'il n'y a point de troglodytes refuges, mais j'avance que l'on a trop aisément utilisé cette explication en l'absence d'indication.

---

<sup>48</sup> Ce constat est aussi celui de Matthieu DE LA CORBIERE et son équipe qui réalise un recensement des grottes aménagées en Rhône-Alpes. Communication du *premier colloque interdisciplinaire de St-Martin-le-Vieil, De la spelunca à la roca*, 2005, Premières observations sur les habitats rupestres et troglodytiques médiévaux en Rhône-Alpes, à paraître.

<sup>49</sup> Les citernes sont finalement beaucoup plus nombreuses dans les grottes de la fin du XIIIe siècle que dans les ouvrages fortifiés de plein air. En effet, la pluviométrie ariégeoise n'est pas un obstacle à l'alimentation en eau sauf dans ces porches dépourvus de circulation d'eau.

<sup>50</sup> Voir les nombreux travaux de ALLEMAND (Denis) et UNJAR (Catherine) sur le sujet.

<sup>51</sup> Travaux de Matthieu DE LA CORBIERE, *op. cit.*

<sup>52</sup> BOUVIALA (Alain), *op. cit.*

<sup>53</sup> CONTE (Patrice), *Souterrains, vie et organisations, Dossiers d'Archéologie*, n°301, mars 2005, Limousin-Périgord, les souterrains médiévaux, nouveaux axes de la recherche archéologique, p. 21.



Evidemment, nul doute que nombre de cavités ont bien servi d'asile au moins temporairement. On en connaît de nombreux exemples, quelques-uns dans les registres de l'Inquisition dénichant les Cathares en vallée de l'Ariège ou dans les clusels du nord de Toulouse<sup>54</sup>, ce qui a provoqué une littérature débordante et totalement inappropriée décrivant un rapprochement fantasmé entre le catharisme et le monde souterrain. Mais à l'étude des actes, ces cavités sont plus souvent mentionnées comme de véritables fortifications ou des « demeures sous terre » que comme de simples tanières de cachette. Il semble tout de même acquis que dans la dernière partie du Moyen Âge et dans les secteurs frappés par les conflits ou opérations autour de la guerre de Cent Ans, le milieu souterrain ait pu être largement investi dans l'objectif d'une protection vitale. Mais dans de nombreux cas, encore faudrait-il être certain que ces habitats et fortifications qui apparaissent comme des refuges dans une documentation écrite plus fournie de la fin du Moyen Âge n'ont pas été des ouvrages plus anciens, réutilisés à des fins de refuges au moment de leur apparition dans les chartes. Car bien sûr les phénomènes de réutilisation sont nombreux. Dès lors qu'une structure existe, il est plus aisé de la réinvestir que d'en créer d'autres tout particulièrement dans le cas des cavités artificielles. Le simple glissement de l'habitat médiéval à la cave ou au dépotoir moderne et contemporain est un des exemples les plus fréquents. Nombre de carrières ont ainsi finalement servi à l'habitat monastique, par exemple à Sante-Barbe de Dieppedalle<sup>55</sup> à partir du XVe siècle.

L'exemple des spoulgas éclaire une seconde constatation qui informe sur la question de la spécificité ou non du milieu souterrain. Nous revenons à la question posée au début de mon allocution : peut-on faire de l'histoire médiévale des troglodytes ?

Le particularisme du milieu souterrain peut être nié, taxant l'étude propre des cavités d'un déterminisme géographique inadapté à la recherche historique. Chacun sait que l'utilisation du rocher est un phénomène essentiel dans l'habitat rural médiéval, civil ou militaire, et qu'il démontre une volonté maximale d'adaptation aux possibilités naturelles offertes. Les spoulgas sont à ce titre exemplaires, elles relèvent plus d'une recherche d'économie et d'efficacité que d'un rapprochement propre au milieu souterrain. Les sites en cavité sont à rapprocher des sites de vires, eux-mêmes comparables aux cases encoches des maisons médiévales des *castra*.

Certaines études sont révélatrices de cette mixité dans laquelle le rocher est l'élément central, bien plus que la cavité. Aux Baux-de-Provence, l'extrême imbrication entre le rocher et l'habitat du *castrum* est exemplaire<sup>56</sup> : les maisons sont encochées, enfoncées mais aussi épigées au point que l'on ne peut vraiment les classer entre habitats troglodytiques et habitats de surface.

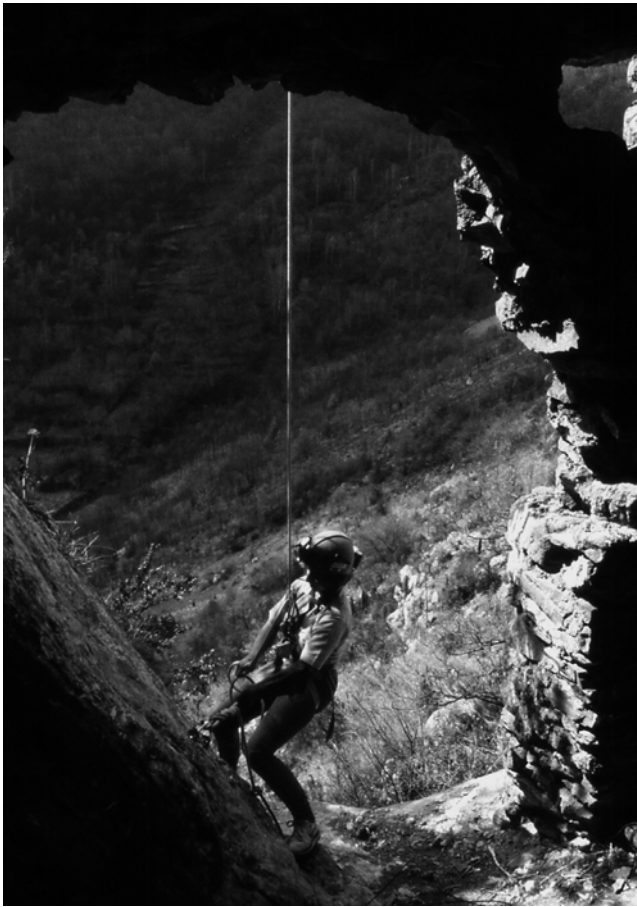
---

<sup>54</sup> Par exemple, mention de la spoulga d'Ornolac ayant servi de refuge temporaire à des hérétiques vers 1231, Original perdu, Copie Bibliothèque Nationale, fonds Doat, vol. 23, f°120r. On connaît aussi de nombreuses mentions de clusels du Tarn, voir COUSTET (Robert), *Souterrains, vie et organisations, Dossiers d'Archéologie*, n°301, mars 2005, Les souterrains du Tarn, le Tarn, terre de contraste, p.47. Ces cavités sont souvent décrites comme des *domuncula subius terram*, ce sont donc des habitats, quelques unes sont des *speluncae inforciatae*, donc des fortifications. Voir DUVERNOY (Jean), note relative à la terminologie des hypogées et autres retraites des hérétiques, d'après les registres de l'Inquisition toulousaine, *Chthonia*, n°4, 1964, pp. 14-18.

<sup>55</sup> Seine-Maritime.

<sup>56</sup> D'après MAUFFRAS (Odile), Vestiges de l'habitat troglodytique aux Baux de Provence (Bouches-du-Rhône) : le problème de l'analyse d'un site pluriséculaire en élévation, *Premier colloque interdisciplinaire de St-Martin-le-Vieil « de la spelunca à la roca »*, 2005, publication en cours.

L'utilisation du milieu souterrain comme habitat n'est qu'une des expressions d'un fait architectural courant et sa seule spécificité est peut être celle d'être moins bien étudiée que les autres formes d'habitat.



*Figure : Spoulga de Baychon (Miglos- Ariège). Elle est perchée à une cinquantaine de mètres du sol. Un mur maçonné barre le porche, on y repère encore la porte et des trous de boulin. Il est peu épais (75 cm). La grotte n'est pas mentionnée dans la documentation médiévale.*

Il ne faut donc pas isoler l'Histoire du troglodytisme quel qu'il soit de l'étude des autres formes d'occupation ou d'habitat. L'érémisme en grotte doit être investi par l'Histoire globale de l'anachorétisme et du cénobitisme, les châteaux souterrains doivent être étudiés avec les autres fortifications de la même chronologie, les troglodytes paysans s'insèrent dans l'étude globale des habitats. C'est à ce prix que l'on pourra faire de l'Histoire.

Cependant, le particularisme architectural des structures troglodytiques vaut bien des études propres : les inventaires des sites, les études monographiques peuvent être sans danger conduites isolément. Au delà, dans une démarche historique, dès que l'on attaque l'étude du bâti, celle de ses fonctions, il faut envisager de repenser les troglodytes dans des mouvements plus vastes, adaptés à la chronologie et au style des occupations étudiées.

Les porches de grottes, les baumes, les cluseaux ou les cruzels, les souterrains sont au même titre que les autres sites d'occupation des éléments dont l'histoire n'est pas propre et doit être resituée dans un contexte géopolitique et une dynamique sociétale. En cela, leur étude enrichit une histoire élargie et s'enrichit des problématiques historiques.